

La langue de la publication scientifique : la prépondérance de l'anglais et la recherche

Hubert Fondin

Volume 25, Number 2, June 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1054357ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1054357ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fondin, H. (1979). La langue de la publication scientifique : la prépondérance de l'anglais et la recherche. *Documentation et bibliothèques*, 25(2), 59–69.
<https://doi.org/10.7202/1054357ar>

Article abstract

This article studies the problems caused by English becoming the main language of science. Faced with a growing number of publications and the near linguistic monopoly of anglo-saxon countries, which manifests itself in the quality of their periodicals and by far ranging translations, the attitude of researchers in other countries varies between an acceptance of this fact as a warranty of effectiveness and a search for compromises which would allow the survival of a literature in other languages, more specifically in French.

La langue de la publication scientifique : la prépondérance de l'anglais et la recherche

Hubert Fondin

Assistant, Institut universitaire de technologie «B»
Université de Bordeaux III

Cet article étudie les problèmes actuels que pose la prépondérance de la langue anglaise comme véhicule linguistique de la production scientifique dans le monde. Devant la croissance du nombre des publications et le quasi-monopole linguistique détenu par les pays anglo-saxons, lequel se manifeste par la qualité de leurs revues et par une large politique de traductions, l'attitude des chercheurs des autres pays oscille entre l'acceptation de ce fait comme facteur d'une efficacité garantie et la recherche de compromis qui permettraient le maintien d'une littérature en d'autres langues, notamment en français.

This article studies the problems caused by English becoming the main language of science. Faced with a growing number of publications and the near linguistic monopoly of anglo-saxon countries, which manifests itself in the quality of their periodicals and by far ranging translations, the attitude of researchers in other countries varies between an acceptance of this fact as a warranty of effectiveness and a search for compromises which would allow the survival of a literature in other languages, more specifically in French.

El artículo estudia los problemas causados actualmente por el predominio de la lengua inglesa como vehículo lingüístico de la producción científica en el mundo. Frente al número cada vez más grande de publicaciones y al casi monopolio lingüístico de los países anglosajones, el cual se manifiesta en la cualidad de sus revistas y en una política desarrollada de traducciones, la posición de los investigadores de los otros países oscila entre la aceptación de esta situación como factor de eficacia y la busca de un compromiso que permitiría el mantenimiento de una literatura en otras lenguas, particularmente en francés.

Tout chercheur se doit aujourd'hui de publier. Pour attester qu'il poursuit des recherches. Pour en expliquer les conclusions. Pour se faire connaître et reconnaître. Pour de très nombreuses raisons qui relèvent autant de son statut et de son travail que de ses espoirs et de ses ambitions.

Cette obligation de publier explique l'importance mondiale de la production de documents scientifiques (le terme étant ici compris dans son acception la plus large). Ce phénomène semble d'ailleurs

caractériser notre époque puisque la plupart des courbes établies à partir de statistiques de production marquent une nette inflexion vers les années 1950. Depuis cette date, leur direction reflète un accroissement constant du nombre de documents, et ce dans toutes les disciplines. Les chiffres de production de résumés en économie et en chimie illustrent bien cette tendance:

ÉCONOMIE (d'après l'*Index of Economic Journals*)¹

	1925	=	6,000	1955	=	31,000
(production	1940	=	15,000	1960	=	40,000
cumulée)	1950	=	24,000	1963	=	48,000

CHIMIE (d'après les statistiques de *Chemical Abstracts Service*)²

	1951	=	65,000	1961	=	145,000
(production	1955	=	82,000	1965	=	195,000
annuelle)	1960	=	132,000	1970	=	300,000
			1980	=	600,000	(prévision)

Voici un autre exemple: en 1969, on estimait à plus de dix millions la production de livres (en fait peu nombreux, 60,000 à 70,000), d'articles (1,500,000 à 2,000,000), de rapports, brevets, travaux universitaires et autres documents officiels. Cette masse venait s'ajouter aux deux ou trois centaines de millions de documents déjà existants. De plus, le taux de croissance annuelle est supérieur à 10%. Dans un rapport de l'Organisation de coopération et de développement économique publié en 1973, Georges Anderla³ montrait que la production scientifique annuelle a quadruplé entre 1955 et 1970 et que cette croissance, de type exponentiel, paraît désormais irréversible. Ainsi, au cours des années 1970-1985, il faut, d'après lui, prévoir non pas un quadruplement mais un sextuplement!

Même si, aujourd'hui, les résultats ne correspondent guère aux prévisions alarmistes de certains auteurs, le nombre des publications continue cependant d'augmenter régulièrement. Et si l'on admet le principe selon lequel il faut publier largement ou périr dans l'anonymat (*publish or perish*), la source de cette production n'est pas près de tarir. Cependant, et c'est la seconde préoccupation des auteurs, il ne suffit pas d'écrire, de publier. Encore faut-il être lu! Le nombre de publications ne risque-t-il pas de décourager les bonnes volontés, de rendre vains tous ces efforts?

L'explosion documentaire

En fait, la réalité de cette «explosion documentaire», de cette crise de l'information, annoncée dès 1939 et proclamée partout depuis 1958, est de plus en plus contestée.

-
1. C.C. Holt and W.E. Schrank, «Growth of the professional literature in economics and other fields, and some implications», *American Documentation*, vol. 19, no. 1 (January 1968), 18-26.
 2. Dale Baker, «Chemical literature expands», *Chemical and Engineering News*, (June 6, 1966), 84-86, 88 et «World's chemical literature continues to expand», *Chemical and Engineering News*, (July 12, 1971), 37-40.
 3. Georges Anderla, *L'information en 1985. Une étude prévisionnelle des besoins et des ressources*, Paris, O.C.D.E., 1973.

Il est normal que le nombre des publications augmente car le nombre des chercheurs a lui aussi fortement augmenté. La production ne fait que refléter ce phénomène, si l'on présuppose que les chercheurs publient un nombre constant de travaux, trois en moyenne selon la loi de Lotka. L'argument ne vaut toutefois qu'en tant qu'explication de la croissance, puisqu'il peut devenir spécieux de conclure, d'un rapport constant entre nombre de chercheurs et nombre de documents publiés, que l'«explosion» n'est qu'apparente.

Bar-Hillel⁴ avance, quant à lui, une raison plus satisfaisante. Les chiffres fournis un peu partout sont des données globales qui ne tiennent aucunement compte de l'évolution des sciences et d'un fait inévitable aujourd'hui: la spécialisation. Pour lui, chaque spécialiste n'aurait en fait qu'un nombre réduit de documents à consulter.

Pour Gertrude London⁵, cette inflation est synonyme de mauvaise qualité. Beaucoup de publications sont sans intérêt. Elles ne font que reprendre, sous un autre titre, sous une autre présentation, ce qui a déjà été publié ailleurs. Il suffirait d'éliminer tous ces documents parasites pour retrouver la véritable information, celle qui est cachée, selon le principe de la loi de Gresham qui veut que la «mauvaise monnaie chasse la bonne». Mais ce contrôle est long, difficile. Et cette volonté se heurte à des habitudes sociales qui font dépendre la promotion ou l'honorabilité du nombre des publications.

Enfin, un dernier argument est avancé: la recherche est vite dépassée, rapidement vieillie, et, tout compte fait, un chercheur n'a qu'un nombre réduit de publications à consulter à un moment donné de son travail. Cela paraît certes recevable pour les disciplines qui relèvent des sciences exactes et appliquées. Dans ce cas, la moyenne d'utilisation (ce que les Anglo-Saxons appellent le «half-time») paraît être de cinq ans, avec les nuances nécessaires selon les diverses sciences. Mais cette moyenne doit être corrigée pour les disciplines qui relèvent des sciences humaines et sociales. Pour celles-ci, la moyenne d'utilisation d'un document, telle qu'elle ressort par exemple des études sur les références signalées dans les publications originales, apparaît plus élevée (dix ans sans doute).

Même s'il est vrai qu'aucune de ces raisons ne peut être rejetée, il n'en demeure pas moins que le véritable problème reste celui du transfert de ces documents. S'il y a crise de l'information, il faut — ou il fallait — la chercher dans l'insuffisance et la faiblesse notoire des réseaux et des systèmes de communication beaucoup plus que dans le volume actuel de la production scientifique. Heureusement, ce problème semble désormais en bonne voie de résolution. Mais il faut reconnaître que cet aspect ne concerne pas les auteurs scientifiques. Le nombre de publications et les techniques leur permettant l'accès aux informations qu'elles contiennent ne les intéressent pas. Leurs préoccupations sont d'un autre ordre: pour eux, l'obstacle majeur à la communication, c'est le véhicule linguistique de l'information scientifique!

4. Y. Bar-Hillel, «Is information retrieval approaching a crisis?», *American Documentation*, vol. 14, no. 2 (April 1963), 95-98.

5. Gertrude London, «The publication inflation», *American Documentation*, vol. 19, no. 2 (April 1968), 137-141.

La langue de l'information scientifique

Dans un article sur la littérature relative aux sciences sociales paru en 1971, Robert Broadus résume les conclusions de dix recherches anglo-saxonnes concernant ces diverses disciplines. Il montre que de 88 à 99% des documents utilisés par les auteurs sont en langue anglaise, de 0,3 à 5% en allemand et en russe, de 0,3 à 4% en français. La prépondérance de la langue anglaise est ici largement consacrée⁶.

Certaines nuances sont cependant nécessaires. Elles peuvent être mises en évidence par la diversité des sources de travail. Les conclusions seront alors moins abruptes et la prépondérance de l'anglais moins écrasante.

Ainsi la littérature utilisée par les sociologues doit être analysée différemment selon l'origine de la revue que l'on examine:

- dans la revue anglaise *British Journal of Sociology*, 93% des documents cités sont rédigés en langue anglaise;
- dans la revue allemande *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozial-Psychologie*, 48% des documents sont en anglais, 45% en allemand;
- dans la revue hollandaise *Mens en Maatschappij*, 58% sont en anglais, 30% en néerlandais;
- dans la revue italienne *Rassegna italiana di sociologica*, 54% sont en anglais, 40% en italien;
- dans la revue belge *Revue de l'Institut de sociologie*, 30% des documents sont en anglais, mais 53% sont en français et 9% en allemand. Ces chiffres sont assez semblables d'ailleurs à ceux que l'on trouve pour la *Revue française de sociologie*, dont 45% des documents sont en anglais et 52% en français⁷.

Les tendances qui se dégagent de cette étude sociologique sont confirmées par d'autres travaux, même si des variations plus ou moins grandes apparaissent dans l'importance respective d'utilisation de chaque langue:

- ainsi, 61% des citations faites dans la revue italienne *Rivista internazionale de scienze economiche et commerciali* de l'année 1972 sont extraites de documents en langue anglaise, contre 18% en italien et 5% en français;
- dans l'*American Economic Review* de 1969, ce sont 98% des citations qui sont en anglais, contre 0,5% en français et autant en allemand;
- dans la revue française *Revue juridique et économique du Sud-Ouest* (1963-1973), on trouve 77% des citations en français et 21% en anglais; dans une autre revue française, *Tiers-Monde*

6. Robert N. Broadus, «La littérature relative aux sciences sociales: étude de citations», *Revue internationale des sciences sociales*, vol. 23, no 2 (1971), 255-263.

7. Martin Guha, «Literature use of European sociologists», *International Library Review*, vol. 3, no. 4, (October 1971), 445-452.

(1960-1976), 49% sont en français, 38% en anglais et 7% en espagnol⁸.

On peut compléter ces remarques par la répartition de la littérature en fonction de la langue des revues dépouillées par l'Institute of Scientific Information (USA) pour établir le *Science Citation Index* et le *Social Science Citation Index*. Si l'on admet l'hypothèse selon laquelle la langue du titre d'une revue détermine la langue des articles qu'elle contient, on sera d'accord avec les résultats présentés dans le tableau 1.

Tableau 1

	SCIENCE CITATION INDEX 1977					SOCIAL SCIENCE CITATION INDEX 1977				
	An	Fr	All	Es	Divers	An	Fr	All	Es	Divers
AUTRICHE	9		8					5		
BELGIQUE		15			1 flam.	4	6			1 flam.
DANEMARK	34				6 dan.	5				2 dan.
FINLANDE	10				1 finl.	1				1 finl.
FRANCE	4	137				4	44			
NORVÈGE	5				5 norv.	4				2 norv.
PAYS-BAS	126	1			1 néerl.	56	1			2 néerl.
POLOGNE	15	5			5 pol.	2				
R.F.A.	54		158			12		49		
CHINE	4									
INDE	28					21				
ISRAËL	8					5				
JAPON	71				5 jap.	21				
LIBAN						1				
ARGENTINE	1			3					2	
BRÉSIL					2 port.					2 port.
COLOMBIE				1					2	
COSTA-RICA				1					1	
ESPAGNE	1			7					2	
MEXIQUE				4					5	
VENEZUELA				1					1	
TOTAL	370	158	166	17		136	51	54	13	
Répartition par langues des revues dépouillées par le <i>Science Citation Index</i> et le <i>Social Science Citation Index</i> pour certains pays										
An: Anglais										
Fr: Français										
All: Allemand										
Es: Espagnol										

À partir de tous ces chiffres, on peut faire quatre observations:

- les auteurs écrivant dans les revues anglo-saxonnes (anglaises et américaines surtout) ne connaissent et n'utilisent que leur langue maternelle. Ils paraissent manifester une ignorance souveraine pour tout ce qui est publié en une autre langue;

8. Sébastienne Biondo, *Étude de citations dans la Rivista Internazionale di scienze economiche e commerciali*, 1972, Bordeaux, 1974; Geneviève Guilloteau, *Étude de citations dans l'American Economic Review*, 1969, Bordeaux, 1974; Anita Echevarria, Ange Filipp et Elizabeth Stavrianakos, *Étude de citations dans la revue Tiers-Monde*, 1960-1976, Bordeaux, 1976. (Tous ces documents sont des mémoires d'étudiants, option Documentation, I.u.t. «B», Bordeaux).

- les auteurs français utilisent en majorité des documents rédigés dans leur propre langue. Ils n'en négligent pas pour autant les publications rédigées en une autre langue. Celles-ci représentent en effet une part importante de leurs sources, principalement en ce qui concerne l'anglais. Cette dernière remarque est tout particulièrement valable dans les disciplines scientifiques;
- les auteurs des autres pays européens ont recours en premier lieu à des documents de langue anglaise. Néanmoins, ils consultent une minorité de sources écrites dans leur propre langue;
- les auteurs non européens et de langue maternelle autre qu'anglaise ont à leur disposition des revues autochtones dont l'anglais est la langue de publication. C'est le cas notamment pour des chercheurs de la Chine, de l'Inde, d'Israël, du Japon et du Liban. Il est toutefois intéressant de noter que les chercheurs sud-américains n'ont que des revues nationales rédigées dans la langue officielle du pays (espagnol ou portugais), à une exception près.

Ces phénomènes sont appréciés, commentés, interprétés de façons diverses selon l'origine ou la spécialité de l'observateur. En fait, on peut sans trop de risque résumer ainsi ces points de vue: celui du groupe anglo-saxon (anglais et surtout américain), c'est-à-dire celui ayant l'anglais comme langue maternelle; celui du groupe non anglo-saxon (tous les autres ou presque) qui utilise couramment une autre langue que l'anglais.

Le groupe anglo-saxon

Ce groupe bénéficie de l'hégémonie de l'anglais comme langue de l'information scientifique. Il a conscience de son pouvoir et profite de ses moyens.

Dans un rapport publié en 1963, les experts de l'Unesco ont évalué l'importance respective de chaque langue comme véhicule de l'information scientifique dans le monde, et cela pour toutes les disciplines: 60% des documents étaient rédigés en anglais, 11% en russe, 11% en allemand, 9% en français, 3% en japonais, 2% en espagnol, 4% dans les autres langues. Il est évident que ces pourcentages ne sont pas à considérer tels quels dans leur sécheresse et leur précision. Mais ils illustrent fort bien des ordres de grandeur et des positions globales. La langue anglaise est souveraine, le pourcentage des publications anglaises dans les disciplines suivantes le démontre: 93% en mécanique (1959), 90% en astronomie (1965), 88% en géologie (1965), 75% en biologie (1966), 75% en biochimie (1973), 69% dans la littérature concernant l'agriculture en régions tropicales (1970), 56% en chimie (1970). Les spécialistes anglo-saxons ne se privent pas pour proclamer: «English (is) the 'lingua franca' of science.»⁹

Certes, du fait de la rareté des recherches en sciences humaines et sociales, tous les pourcentages énumérés concernent exclusivement des disciplines en sciences exactes ou appliquées. D'autres domai-

9. Eugene Garfield, «Let's erect a new tower of Babel», *Current Contents*, vol. 45 (November 6, 1974).

nes auraient peut-être pu présenter une autre répartition. Mais il ne semble pas toutefois que la tendance générale eût été modifiée, le nombre des publications en sciences humaines et sociales étant très faible par rapport à celui des publications en sciences exactes et appliquées (1 contre 10 ou 15 environ).

Aujourd'hui, quinze ans après cette estimation, qu'en est-il? La position et l'importance de chacun des groupes linguistiques n'ont pas été profondément modifiées: le russe a peut-être gagné quelques points, le français en a possiblement perdu quelques-uns. Ce qui demeure, c'est la domination de l'anglais, domination encore accentuée par une politique de traductions adéquate et la grande valeur des revues scientifiques anglo-saxonnes.

Les espoirs que l'on avait placés dans la traduction automatique n'ont pas été confirmés, et même les moins pessimistes ne pensent pas qu'elle puisse de sitôt remplacer le traducteur. Il n'en demeure pas moins qu'elle peut lui offrir une assistance remarquable dans son travail.

Plusieurs organismes anglo-saxons, en particulier américains, sont actifs dans le domaine de la traduction de la documentation scientifique. Ils diffusent systématiquement et intégralement un grand nombre de revues, notamment les revues scientifiques d'origine soviétique, après en avoir assuré la traduction complète en anglais¹⁰. Il s'ensuit que n'importe quel chercheur peut pratiquement avoir accès à toute ou presque toute la littérature scientifique étrangère à travers la connaissance d'une seule langue, l'anglais. Ainsi, une analyse du *High Temperature Bulletin* montre que 68% des articles dans ce domaine sont rédigés en anglais. À ce pourcentage déjà élevé, il faut ajouter les articles russes traduits en anglais qui représentent 16,5% du total. La répartition dans les autres langues se fait de la manière suivante: le français (5,5%), l'allemand (5%), le russe (3%) et les autres (2%)¹¹. Ce cas n'est pas unique.

Cette situation s'explique en partie par les énormes moyens financiers et humains qui ont été mis à la disposition de cette politique de traduction systématique (cover-to-cover), laquelle aujourd'hui paraît néanmoins dépassée, car elle est onéreuse et elle augmente le délai entre la publication de l'original et sa diffusion en langue anglaise¹².

Pour établir une bibliographie, il faut dépouiller un nombre croissant de documents primaires, particulièrement des revues. On constate depuis quelques années déjà une modification dans le contenu des revues. Celui-ci se diversifie, devient moins homogène. Le nombre de titres à caractère peu défini augmente par rapport à celui des revues

10. R.L. Martin, «Foreign scientific literature in translation», *American Documentation*, vol. 11, no. 2 (April 1960), 135-150. François Kertesz, «How to cope with the foreign language problem: experience gained at a multidisciplinary laboratory», *Journal of the American Society for Information Science*, vol. 25, no. 2 (March-April 1974), 86-104.

11. M.E. Brain, J.B. Liversey and A. Williams, «A specialized information center for high temperature processes», *Aslib Proceedings*, vol. 25, no. 5 (May 1973), 186-190.

12. François Kertesz, «How to cope with the foreign language problem...», 91-92. Eugene Garfield, «Cover-to-cover translations of soviet journals: a wrong solution to a wrong problem», *Current Contents*, (July 19, 1972).

spécialisées. Ce phénomène peut paraître anodin au chercheur, car il a recours à des documents secondaires, tels des index. Mais il devient de plus en plus irritant pour les organismes de documentation, car la détection de l'information est plus aléatoire, plus longue et plus coûteuse.

Pour illustrer ce propos, prenons une étude portant sur la revue secondaire *Tropical Abstracts* qui signale tous les articles intéressant le monde tropical. Les 8,609 articles recensés de janvier 1967 à décembre 1970 provenaient de 681 titres de périodiques. Mais

7,483 articles	provenaient de	197 titres
6,391 "	"	118 "
3,586 "	"	37 "
1,407 "	"	9 "
229 "	"	1 "

- 13% des articles (8,609 – 7,483 = 1,126) ont été trouvés dans 71% du total des revues (681 – 197 = 484);
- 58% des articles (4,905) ont été trouvés dans 10% des revues (64 titres)¹³.

Il serait facile de multiplier ces exemples dans d'autres disciplines. La conclusion serait toujours la même, à quelques nuances près.

Comme l'information paraît concentrée sur un petit nombre de titres, on s'est naturellement demandé lesquels. Sur les 25 premiers titres analysés dans *Tropical Abstracts* et donnés dans l'ordre décroissant du nombre d'articles, 19 sont en langue anglaise, 3 en français, 2 en espagnol et 1 en portugais. Sur les 19 titres en langue anglaise, 11 sont publiés dans un pays anglo-saxon (4 en Grande-Bretagne, 4 en Australie, 2 aux États-Unis et 1 en Afrique du Sud).

Pour la même démonstration, on peut prendre comme base de comparaison l'«impact» d'une revue tel qu'a pu le définir Eugene Garfield, c'est-à-dire le rapport entre les citations (ou références) relevées pour une ou plusieurs années concernant une publication et le nombre d'articles parus dans cette publication pour le même laps de temps. Avec ce critère, on constate qu'en économie, les 9 revues les plus fréquemment citées sont toutes de langue anglaise: 5 sont américaines, 3 britanniques et 1 canadienne¹⁴. En pharmacologie, sur les 29 titres ainsi proposés, 25 sont rédigés en anglais; la répartition par pays est la suivante: 17 sont publiés aux États-Unis, 6 en Grande-Bretagne, 1 en Australie, 1 aux Pays-Bas, 3 en République fédérale d'Allemagne et 1 en Belgique¹⁵. Sur un plan plus général, les recherches d'Eugene Garfield effectuées à partir du *Science Citation Index* montrent que, toutes les disciplines étant identifiées à des sciences exactes et appliquées, parmi les 49 revues analysées, 43 sont de langue anglaise (32 américaines, 8 britanniques, 2 néerlandaises et 1 danoise), 2 en allemand, 3 en russe et 1 en français¹⁶.

13. S.W. Lawani, «Périodiques relatifs à l'agriculture tropicale et sub-tropicale», *Bulletin de l'Unesco à l'intention des bibliothèques*, vol. 26, no 2 (mars-avril 1972), 95-100.

14. John Fletcher, «A view of the literature of economics», *Journal of Documentation*, vol. 28, no. 4 (December 1972), 288.

15. Katherine C. Owen, «Productive journal titles in the pharmaceutical industry», *Special Libraries*, vol. 65, nos. 10-11 (October-November 1974), 433.

16. Eugene Garfield, «Citation analysis as a tool in journal evaluation», *Science*, vol. 178, no. 4060 (November 3, 1972), 474.

Même si la plupart des études ont été menées par des Anglo-Saxons, il ressort nettement de ces quelques chiffres que les titres les plus mentionnés correspondent aux grandes revues scientifiques anglo-saxonnes, plus précisément américaines.

Ce constat entraîne naturellement une question: quelle peut être l'attitude des auteurs non anglo-saxons, et en particulier des auteurs français ou de langue française, face à cette situation de quasi-monopole?

Le groupe non anglo-saxon

Le chercheur non anglo-saxon ne peut dans un premier temps que constater, lui aussi, la prédominance de la langue anglaise dans tous les domaines de la recherche. Face à cet état de fait, il formule deux types de questions qui sont l'expression de deux attitudes apparemment contradictoires: quel est le véhicule de diffusion de l'information scientifique le plus efficace, autrement dit en quelle langue faut-il écrire pour avoir les meilleures chances d'être lu par la communauté scientifique? Et doit-on accepter le quasi-monopole de cette langue ou peut-il exister une littérature autre qu'anglo-saxonne comme support de la communication?

Si l'on en croit une étude de A.M. Sandoval et A. Nunez¹⁷ sur la diffusion des travaux en biomédecine effectués par des spécialistes de différents pays d'Amérique latine en 1968, 1969 et 1970, une très forte proportion de ceux-ci a été publiée dans des revues paraissant hors du continent sud-américain (dont 48% aux États-Unis). Cette constatation se comprend peut-être mieux si on la rapproche de la remarque que nous avons faite, à partir des éléments figurant au tableau 1, sur le nombre de revues, par pays et par langue, dépouillées par l'Institute of Scientific Information: les pays sud-américains n'étaient représentés que par des titres en langue espagnole et portugaise; de plus, 91,5% de ces publications étaient rédigées en anglais, par rapport à seulement 4,3% en français et 2,8% en allemand. Ces chiffres expriment bien l'état d'esprit de la plupart des chercheurs. Pour eux, il est désormais évident que si l'on veut être connu, lu, il n'y a plus guère d'autre solution que d'écrire en anglais (et, secondairement, dans des revues américaines). Cette nécessité se fait sentir dans de nombreux pays, même en France où, dès sa parution le 15 janvier 1977, le *Nouveau journal de chimie, an Interdisciplinary Journal* la manifestait jusque dans son sous-titre. Ce fait représente sans aucun doute une petite révolution dans les habitudes françaises, mais cette attitude devient partout inévitable si l'on en juge par ce que déclare le professeur Gastaut, spécialiste de neurophysiologie à l'Université de Marseille:

«La langue utilisée pour la publication joue certainement un rôle important puisque les quatre cinquièmes des cent quarante publications qui ont eu un impact négligeable et les deux tiers des trois cent trente-quatre qui ont eu un impact notable mais suffisant, étaient écrites en français, tandis que les deux tiers des

17. A.M. Sandoval et A. Nunez, «Publication en dehors de la région d'articles rédigés en Amérique latine sur des questions biomédicales», *Bulletin de l'Unesco à l'intention des bibliothèques*, vol. 28, no 1 (janvier-février 1974), 11-18.

trente-six qui ont eu un impact égal ou supérieur à la moyenne et les trois quarts des douze qui ont connu un impact exceptionnellement important étaient écrites en anglais.» (*Le Monde*, 19 novembre 1973).

Faut-il désormais considérer l'usage de l'anglais comme un état de fait irréversible? Tous les chercheurs en sont-ils convaincus? Remarquons d'abord que si les pays anglo-saxons entretiennent des services de traduction, c'est que les auteurs non anglo-saxons continuent de rédiger en une autre langue que l'anglais et que leurs travaux peuvent être valables. En outre, il ne semble pas que le nombre des traductions ait diminué. De nombreux pays (pays scandinaves, pays de l'Est européen, pays germanophones, pays francophones) ont en effet une production scientifique non négligeable qui exclut parfois complètement l'utilisation de l'anglais, car, notons-le encore une fois, l'hégémonie de la langue anglaise tient moins au volume des publications des chercheurs anglo-saxons qu'aux sources presque uniquement anglo-saxonnes sur lesquelles reposent les chiffres toujours cités, lesquelles sources intègrent et prennent en considération un nombre croissant de traductions. De plus, certains de ces pays (l'Allemagne fédérale, la France) constituent des ensembles linguistiques suffisamment puissants pour pouvoir résister à ce quasi-monopole de l'anglais.

«L'intelligence dans les recherches et les trouvailles ne connaît pas de langue unique et le commerce international lui-même ne peut vivre et prospérer dans une seule langue. [Le destin du français], largement employé dans les mathématiques, la démographie, l'océanographie, l'histoire, la science juridique et la pratique médicale, est lié à la fécondité du génie des nations de langue française.» (M. Blancpain, *Le Monde*, 19 juin 1973).

À l'heure où certains rêvent ou essaient de faire jouer à l'anglais le rôle tenu autrefois par le latin et plus récemment par le français et l'allemand, celui de véhicule unique de la communication scientifique, cette «babelisation» de la production scientifique ne serait pas un obstacle si — et c'est à ce niveau que les auteurs devraient prendre conscience de certains problèmes documentaires pour en faciliter la résolution (normalisation de la présentation, description bibliographique, résumé d'auteur, etc.) — chaque pays possédait la capacité de contrôler, d'organiser, de diffuser *rapidement* l'information scientifique publiée dans sa propre langue. La multiplicité des langues ne serait pas un obstacle si l'édition nationale était mieux organisée autour de quelques revues de renom international, capables de rivaliser par leur contenu, leur présentation, leur délai de diffusion, avec les revues anglo-saxonnes. Il serait souhaitable que cette édition puisse ainsi offrir aux chercheurs de toutes disciplines des supports dont la qualité serait la garantie même d'une large diffusion, même si, pour ce faire, ces supports devaient désormais proposer de publier des articles rédigés en anglais et à tout le moins d'inclure obligatoirement des résumés bilingues, dans la langue d'origine et en anglais.

Conclusion

Nul doute que l'obstacle essentiel à la communication de l'information scientifique et technique reste la langue. Certes le volume des

documents augmente sans cesse, mais les moyens de le contrôler existent aujourd'hui: coopération dans des réseaux et automatisation des systèmes documentaires, normalisation des produits primaires et secondaires. Faut-il pour autant accepter la langue anglaise comme véhicule de l'information scientifique du seul fait qu'elle est la plus largement utilisée? Les Anglo-Saxons orientent tous leurs efforts dans cette direction (revues, traductions, diffusion). Les non Anglo-Saxons hésitent entre l'efficacité et leur identité, mais inclinent lentement vers l'efficacité. Pour que demain les productions nationales ne soient pas toutes en langue anglaise, voire contrôlées par l'édition anglo-saxonne, il faudrait définir dans tous les pays une politique de l'édition scientifique, le faire rapidement dans tous les domaines de recherche, car l'avenir de l'édition scientifique et technique en dépend.

NOUVEAUTÉS

Le jeu en étoile
études et essais
par Jean-Louis Major
15 x 23 cm., 188 pages. Prix: **\$6.00**

Entre songe et parole
par Pierre-Hervé Lemieux
15 x 23 cm., 249 pages. Prix: **\$9.00**

L'éducation à la liberté
ou
La philosophie de l'éducation
de Jacques Maritain
par Jean-Louis Allard
15 x 23 cm., 152 pages. Prix: **\$5.00**

La création chez Paul Klee
par Constance Naubert-Riser
15 x 23 cm., 174 pages. 47 planches. Prix: **\$12.00**

En vente chez votre libraire et aux:
Éditions de l'Université d'Ottawa
65, avenue Hastey
Ottawa (Ontario)
K1N 6N5